

Le temps du monde fini s'achève

Alain LE PICHON

INTRODUCTION

Il y a un temps de l'anthropologie qui est peut-être à l'inverse de celui qu'annonçait Paul Valéry. L'hypothèse principale que je voudrais ici présenter est qu'après 200 ans de maturation au cœur des cultures occidentales l'anthropologie se trouve aujourd'hui à la frontière d'un temps nouveau qui doit profondément la renouveler dans ses modes de pensée et d'interprétation du réel. Il faut aujourd'hui s'ouvrir aux modes de connaissance de l'autre, des cultures non européennes qu'elle s'est donnée jusqu'à ce jour mission d'interpréter.

C'est le sens de l'action que nous avons développée en créant le réseau international de Transcultura.

A cette action l'Espagne a eu une part décisive, dès l'origine de Transcultura grâce au Pr. Carmelo Lison Tolosana. C'est grâce à lui qu'a pu se développer le programme anthropologique qui nous a conduit à organiser avec le Pr. J. Fernández à Chicago le colloque «Strategy for a mutual knowledge» (sept. 92) et avec le Pr. José Antonio de Rota, à l'Université de la Coruña une première rencontre d'anthropologie réciproque des religions (juin 92).

Je voulais en présentant ce parcours transfrontalier leur en rendre ici hommage.

Je vais évoquer l'action menée par Transcultura, association internationale dont le principe consiste en une anthropologie réciproque.

Notre première action s'est déroulée en France de 1982 à 1985. Six chercheurs d'Afrique de l'Ouest ont entrepris une ethnologie de la France. Ce parcours, même s'il n'était pas tout à fait nouveau, tentait de systématiser, fût-ce de façon un peu provocatrice, une action dont nous ressentions très fortement le besoin. A savoir, qu'au regard anthropologique qui, majoritairement jusqu'à présent, s'était porté du Nord vers le Sud, réponde un regard de cultures non-européennes sur les cultures occidentales. L'intérêt a été tel que cette action, au départ limitée à la France, s'est poursuivie en Italie et plus particulièrement à l'université de Bologne. Une seconde action y sera menée grâce notamment à Umberto Eco en 1988-1990.

L'approche a aussi intéressé les Chinois qui se sont joints aux Africains. Deux Africains et deux Chinois ont ainsi mené une ethnographie des populations de Bologne. Un conteur Peul s'est aussi joint au programme, en somme, quelqu'un qui n'était pas passé par le moule scolaire occidental, et qui arrivait donc avec sa compétence et ses références culturelles propres, c'est-à-dire la tradition orale peule dont il est un des grands maîtres. Un pas supplémentaire était ainsi fait vers la difficulté mais certainement aussi vers l'intérêt.

Je vais donc beaucoup me référer au travail accompli par l'un des deux chercheurs africains, Moussa Sow, tant à Bologne qu'à Bamako. En effet l'accord de base s'est fait sur la nécessité qu'il y avait, dans cette approche, à mener des programmes conjoints, réciproques et symétriques sur le pays d'origine du chercheur.

La première action lancée en France a été ressentie, et je crois qu'elle l'était d'une certaine manière, comme une provocation.

En disant «ethnologie de la France par des chercheurs du Tiers-Monde», on accumulait les difficultés; on se situait sur un terrain étroit avec de fortes connotations, celles de l'ethnologie. Mais nous le faisons dans le souci, d'une part, de lancer de manière systématique le principe du regard réciproque, et d'autre part, de faire surgir, à la faveur d'une expérience particulièrement pointue et dure, les difficultés et les malentendus découlant d'une telle démarche:

— Réaction du milieu de l'anthropologie institutionnelle, classique: «était-ce vraiment là de l'anthropologie? Y avait-il la fameuse distance nécessaire au regard anthropologique?». Je ne m'étendrai pas sur la question car les débats furent très amples.

— Malaise des chercheurs africains par rapport à leurs collègues et à leur milieu. Ne servaient-ils pas une simple opération de récupération, de «redorage» du blason de l'ethnologie?

A vrai dire, si ces questions ont surgi de façon très vive, elles ont permis aux chercheurs africains d'avancer et de mettre en évidence deux choses:

1. Leur situation se devait d'être perçue différemment, c'est-à-dire que le fameux principe du regard éloigné, cher à Lévi-Strauss, ne pouvait

leur être applicable. En effet, si la distance culturelle demeure, la situation inhabituelle et donc sensationnelle de chercheurs de culture non-européenne, les replaçait en position d'observés. Mais les chercheurs soulignent aussi le grand intérêt de ce va-et-vient entre deux regards, qui constitue la dimension essentielle de l'anthropologie réciproque.

Le conteur peut citer volontiers dans ce genre de situation le proverbe peul: «Ne dites point je le connais mais plutôt nous nous connaissons».

2. Il est nécessaire de mener des actions parallèles et conjointes sur les terrains africains et européens.

J'en arrive alors à la question proprement dite des représentations du développement. Je m'appuierai sur l'étude menée par Moussa Sow et l'Institut des Sciences Humaines de Bamako. Elle est intitulée «Les perceptions endogènes du développement» et a trait spécifiquement à la perception par les Maliens des modèles européens et des acteurs non maliens du développement, au travers de petits projets d'ONG ou de grandes entreprises d'aménagement du territoire, à l'instar du barrage de Manantali.

La première étape de l'étude a porté sur l'image de l'Européen de façon rétrospective. Il s'agissait de saisir le corpus de représentations présentes dans la tradition orale, notamment depuis la colonisation.

Cette étude, qui va être poursuivie, souligne déjà une chose essentielle: le «caractère furtif» du regard du milieu traditionnel sur l'Européen, regard ne s'exprimant qu'obliquement.

La question de ce regard n'est pas posée explicitement en elle-même; elle passe à travers une situation dont M. Sow fait ressortir le caractère foncièrement inégal. Ce qui, selon lui, rend la question des rapports de pouvoir essentielle dans la perspective d'une anthropologie réciproque. La question d'explicitation du regard réciproque est donc fortement déterminée par cette relation de pouvoir inégal.

Le corpus qui est donné dans cette étude est infiniment plus riche et plus subtil que ce que je viens de dire; en particulier, une très grande attention a été portée à ce qui, dans la tradition orale, est furtif ou oblique (et peut-être plus furtif qu'oblique) et qui se manifeste notamment sous le mode de l'ironie et du brocard.

Il y a là un corpus extrêmement important, présent entre autres chez les romanciers, et qui mériterait d'être exploré davantage.

Je veux insister sur le fait que la question fondamentale, au cœur du programme d'une anthropologie réciproque, est celle de la diversité des modes de connaissance. Il est du plus grand intérêt que les anthropologues, munis d'outils précis et aussi rigoureux que ceux que fournit la science, fassent un travail d'observation des réalités d'ailleurs et d'ici. Le travail gardera son caractère anthropologique car, comme le diront les anthropologues français (Bromberger, en l'occurrence, au cours d'un débat à l'issue du premier programme «Ethnologie de la France par des chercheurs du Tiers-Monde»), il est nécessaire de garder le caractère un et indivisible

de la république de l'anthropologie. Ce qui revient à dire, comme Lévi-Strauss, qu'il faut préserver l'universalité du modèle scientifique de l'anthropologie.

Mais au delà de tout ceci se pose la question de la diversité des modes de connaissance. Y a-t-il des modes d'approche de la condition humaine, para exemple des questions à propos du développement, qui soient différents selon les cultures?

Nous ne détenons pas de solutions mais la question est au centre du programme d'anthropologie réciproque.

Je vais terminer par l'évocation d'une application possible de ce programme, en cours actuellement avec de chercheurs chinois. Il est mené avec le soutien des Communautés Européennes et a pour thème «comportements culturels et sciences de la nature». Il concerne six laboratoires de biologie moléculaire européens dans lesquels des chercheurs chinois vont effectuer un travail d'observation des comportements culturels et de leur incidence sur la conduite des programmes scientifiques.

Il s'agit d'observer, avec des références de la culture chinoise, dans quelle mesure ce qui est propre aux cultures européennes est lié à un certain comportement scientifique et dans quelle mesure le développement scientifique fantastique qui a pris forme en Occident, est lié à un comportement culturel proprement européen.

CONCLUSION

En juin 1993, enfin, Transcultura a organisé un Séminaire itinérant: «Malentendus dans la recherche de l'Universel» qui a mené de Canton à Pékin et Macao, en passant par la route de la soie, un groupe de chercheurs chinois et européens pour s'interroger durant quatre semaines sur les représentations réciproques qu'ont, entre elles, la culture chinoise et la culture européenne.

Aujourd'hui Transcultura a lancé avec la Commission des Communautés Européennes un nouveau programme sur les relations économiques entre l'Europe et la Chine et la transformation des modèles de société et de culture qui en résulte.

Que seront les modèles du monde de demain? Nous sommes convaincus, à l'inverse de la formule célèbre de Valéry, que c'est aujourd'hui le temps du monde fini qui s'achève, et que commence peut-être ainsi le temps d'un véritable réenchantelement du monde.